



FRÉDÉRIC
L'HOMME
LES BOITEUX

ROUERGUE
moti

Présentation

L'histoire se passe en France, au début des années 1980, dans une réalité qui s'écarte légèrement de celle que nous connaissons. La guerre couve entre la police judiciaire et le « boulevard Sault », autrement dit la police de sûreté et de surveillance, dont l'action, centrée sur la lutte antiterroriste, échappe au contrôle des juges.

Au sein du boulevard Sault, Louise est une jeune inspectrice rompue aux missions d'infiltration. On la charge de surveiller les agissements de son nouvel équipier, un fonctionnaire en fin de carrière soupçonné de renseigner la PJ sur les activités du service. Dans le même temps, elle devra enquêter avec lui sur une mystérieuse série de meurtres dont les victimes sont d'anciens agents de la maison – une enquête illégale, car seule la police judiciaire est habilitée à traiter les affaires criminelles.

Ce premier roman de Frédéric L'Homme, étourdissant de maîtrise, crée d'emblée une mythologie. Les boiteux du boulevard Sault, ces hommes et ces femmes placés au-dessus des lois, forment une constellation de personnages en marge, qui ne cessent de défier l'État qu'ils sont censés servir. Inoubliable.

Frédéric L'Homme est né en 1976. Il a travaillé dans le cinéma avant de devenir scénariste de bande dessinée. *Les Boiteux* est son premier roman.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Philippe Vandebroek/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue 2020
www.lerouergue.com

Frédéric L'Homme

LES BOITEUX

roman

ROUERGUE
noir

À É. & T.
F.

1

Jura

L'insigne en forme d'étoile, au-dessus du radiateur, lui avait toujours fait l'effet d'un viseur – comme la mire d'une vieille mitrailleuse. Enfoncé dans le siège passager, Joël appréciait le confort de la Mercedes. La voiture avait presque vingt ans mais, même à cette vitesse, son silence de fonctionnement demeurait remarquable.

« Ralenti », fit-il. Nadia allégea sa pression sur l'accélérateur et l'aiguille de l'imposant tachymètre alla mollement rejoindre une portion plus réglementaire du cadran. Dans le rétroviseur de sa portière, qu'il avait réglé pour son propre usage, Joël surveillait les deux véhicules qui roulaient dans leur sillage, une vieille Datsun et, à sa suite, une déclinaison sportive de Citroën Visa, blanche, avec des bandes rouges et bleues. La Datsun profita de la première ligne droite pour dépasser la grosse allemande, puis disparut derrière une nouvelle série de virages. La petite sportive se rapprocha peu à peu, presque à contrecœur, pensa-t-il, et s'abstint de doubler. « Prends le chemin, à droite. » La conductrice ralentit,

plus franchement, cette fois, et engagea la Mercedes sur la voie de débardage. « Avance, avance. » Elle enfonça la berline dans la forêt, couchant la végétation sous le volumineux capot. Les suspensions faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour préserver la caisse des ornières creusées par les roues des engins. Il était encore capable de distinguer une portion de la route qu'ils venaient de quitter, dans le miroir. « Fais demi-tour. » La servodirection couina tandis que Nadia amenait autoritairement le volant en butée.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-elle. Elle avait arrêté la voiture à la limite de l'asphalte.

Il enfonça le bouton de l'allume-cigare et sortit son paquet de Gauloises. « On attend. » Il alluma sa cigarette et jeta un regard à la jeune femme, qui continuait de scruter la petite route, derrière sa paire de Ray-Ban. Elle avait gardé ses mains sur le volant, et il s'amusait des imposantes bagues d'argent qu'elle portait à presque tous les doigts. Elle n'avait pas encore trente ans, c'était une métisse d'origine africaine et, avec son physique athlétique et sa crinière ébouriffée, on ne pouvait vraiment pas dire qu'elle passait inaperçue. Ce n'était pas forcément une mauvaise chose, d'ailleurs ; la discrétion n'était pas toujours un atout, dans la partie, même si peu de gens s'en rendaient compte.

Il avança le buste et s'assura que la petite Visa ne réparait pas. « C'est bon, tu peux y aller. » La jeune femme manœuvra le levier de vitesses, sous le volant, et la voiture reprit contact avec le bitume.

Les grandes fermes et les pâturages alternaient avec les vastes étendues boisées. Nadia avait déjà doublé une demi-douzaine de gros culs, emmenant les quelque 170 chevaux de la Mercedes avec une certaine virtuosité. Elle aussi aimait les bagnoles, et, contrairement à lui, elle savait s'en servir. Il s'enfonça plus profondément dans son siège, à la recherche

d'une position qui fût susceptible de soulager son dos. Les premières douleurs de la hernie discale s'étaient invitées le jour de son quarantième anniversaire et ne l'avaient plus lâché depuis. Bien sûr, il n'était pas question de se faire opérer, en France, du moins : c'était un risque trop élevé, et tant qu'il réussissait encore à...

« C'est là ! » dit-il. Nadia dut faire plonger le nez de la voiture pour ne pas manquer la voie étroite, à peine une bande de macadam, qui descendait en forte pente entre les buissons d'orties. Le pied sur la pédale de frein, elle avança jusqu'à la clôture. De l'autre côté du portail, au fond du vaste pré, un corps de ferme s'élevait à l'orée d'un bois roussi.

Une lourde chaîne, d'aspect neuf, courait entre les barreaux d'acier amaigris à l'extrême par l'oxydation. Joël fut heureux de quitter son siège et de pouvoir étirer ses vertèbres. Il chercha la petite clé dans la poche de son jean, ouvrit le cadenas et écarta les battants.

La berline franchit le passage à vache en bringuebalant.

Jean-Marc vint vers eux dans la cour de la ferme, une paire de grosses jumelles autour du cou. Il approchait les cinquante ans mais il avait gardé sa silhouette de jeune homme ; il était grand, avait la taille svelte, et ses muscles saillaient sous sa peau épaisse. Son visage buriné, presque émacié, accueillait une barbe en collier, poivre et sel comme ses cheveux. L'homme tira sur sa cigarette et sourit : « Joël », fit-il, et il l'étreignit comme un frère.

Jean-Marc terminait d'impressionner par son regard acier. *L'intelligence derrière les yeux*, avait immédiatement pensé Joël, quelques années plutôt ; depuis, il avait affiné son sentiment : moins l'intelligence que la *ruse*. Jean-Marc faisait partie de ces hommes que, d'instinct, on répugnait à contredire.

« Je suis désolé pour Claudia », dit Joël. Il avait réfléchi à une meilleure formule, sur la route, mais n'avait rien trouvé

de très intelligent à dire. Jean-Marc hocha la tête avec une gravité manifeste avant de porter son regard en direction de la Mercedes. La berline était restée en arrière, immobile, à côté d'une camionnette à la mode américaine – un véritable monstre, équipé d'une benne, d'un châssis surélevé et d'énormes roues tout-terrain.

« Alors ? Tu nous présentes pas ?

– Si, bien sûr. » Joël fit signe à Nadia, qui descendit à son tour de voiture. Quand elle les rejoignit, il se rendit compte qu'elle ne rendait que quelques centimètres à Jean-Marc. « Voilà, je te présente Nadia.

– Jean-Marc, enchanté. » Nadia serra la main de Jean-Marc, qui ne l'avait pas lâchée des yeux depuis le moment où elle avait ouvert sa portière. « Bienvenue. » Il continuait de la regarder, cherchant peut-être à percer l'opacité de ses lunettes noires. « Tu connaissais le Jura ?

– Non.

– Ça te plaît ? » Nadia haussa les épaules et Jean-Marc sourit à son absence flagrante d'enthousiasme ; il avait l'air de s'amuser de la personnalité de la jeune femme, et Joël en fut soulagé. Ce genre de rencontres était délicat, on marchait sur des œufs, et il suffisait de quelques secondes pour que deux personnalités décident qu'elles n'allaient pas s'accorder ; les choses pouvaient alors aller très, très vite. « T'as quel âge ?

– Vingt-huit.

– Combien de temps t'es restée avec les Ardéchois ?

– Deux ans. » Les questions étaient pour la forme : l'homme savait déjà tout du parcours de son interlocutrice.

« C'est Olivier qui t'a fait entrer ? » Elle hocha la tête. Jean-Marc laissa courir son regard sur la veste de football ; c'était la même veste que Nadia portait le jour où Joël l'avait rencontrée, jaune, avec des poignets verts et

une fermeture Éclair sur le devant. À gauche, sur la poitrine, une tête de fauve était brodée – l’emblème des *Lions indomptables* du Cameroun.

Olivier avait chanté les louanges de la jeune femme pendant plusieurs mois avant que Joël accepte finalement de la rencontrer. Le rendez-vous avait été fixé au début de l’année dernière, dans un pavillon de banlieue dont Olivier avait hérité, à la frontière entre Arcueil et Cachan. La maison était située au pied d’un aqueduc qui avait paru à Joël d’une taille disproportionnée, surtout à cet endroit. Dans le minuscule jardin, plein de broussailles et de mauvaises herbes, il avait écouté l’histoire de Nadia, son passé de punk et de militante insatisfaite. Ils avaient occupé le reste de leur après-midi à fumer des cigarettes en regardant passer les RER, en contrebas de la rue. Deux mois plus tard, les flics débarquaient en force dans la planque de Châteaubourg, près de Valence, et tuaient Olivier d’une balle en pleine tête. L’opération qui s’y préparait comptait six hommes, en plus de Nadia, et la fusillade avait duré pas moins de vingt minutes. Joël ne s’y trouvait pas, mais, d’après ce qu’on lui avait rapporté, l’échange de tirs avait été d’une violence extrême : quatre camarades étaient tombés, deux en avaient réchappé, et ceux-là ne tarissaient plus d’éloges sur les aptitudes de la jeune métisse. Selon leurs propres termes, elle avait fait un putain de carton avant de s’engouffrer dans la voiture qui s’enfuyait.

Jean-Marc s’approcha encore de Nadia et fit glisser la fermeture Éclair de la veste, dévoilant la crosse du Colt 45 qu’elle portait rentré dans son jean. Elle ne fit pas un mouvement pour l’arrêter tandis qu’il s’emparait du semi-automatique.

« Belle arme », dit-il en restituant le pistolet à sa propriétaire. « Laisse pas la voiture dehors, il y a un garage. »

« Elle est bien, cette fille, fit Joël quand Nadia se fut éloignée.

– Tu m'étonnes, répondit Jean-Marc avec un sourire complice. Vous êtes ensemble ?

– Oui.

– Elle a du chien.

– C'est une guerrière. »

Joël tira une chaise et s'assit à la petite table de bois ciré, poisseuse à force d'être mal nettoyée. Un cadre avait été récemment décroché du mur : il avait laissé comme une empreinte de propre sur la peinture crème autrement recouverte de goudron et de nicotine. À côté du réfrigérateur, piqué de rouille, un antique calendrier des postes s'ornait d'un bouquet de fleurs fanées.

« Vous voulez un café ?

– Pas pour moi, dit Joël.

– Nadia ?

– Merci, non. »

Jean-Marc s'empara d'une grande casserole émaillée, décorée d'oiseaux multicolores, et mit de l'eau à chauffer.

« Ça va ? Tu t'en sors tout seul ? demanda Joël.

– Comme tu vois », répondit-il en versant du Nescafé au fond d'un verre de cantine.

Joël ne connaissait pas encore tous les détails de l'histoire, mais il compatissait sincèrement au chagrin de Jean-Marc. Claudia avait perdu la vie dans une embuscade, quatre mois plus tôt, dans un petit village du Maine-et-Loire où personne ne s'attendait à voir débarquer les condés. Depuis cinq ou six ans, elle était sa compagne, sa sœur d'armes, comme il l'appelait, même si elle avait moins de la moitié de son âge.

Claudia était issue d'une famille de maoïstes purs et durs, installée en Émilie-Romagne, et elle avait commencé sa carrière dans le groupe en acheminant du matériel entre l'Italie et la France. Elle avait été recrutée par Jean-Marc, d'abord

pour nouer des liens avec des cibles potentielles. La petite souris – *piccolo topo*, le sobriquet lui collait à la peau depuis ses années de militante – s’était très vite rendue indispensable, et elle avait été de toutes les opérations importantes.

« Qu’est-ce qui est arrivé ? »

Jean-Marc versa l’eau frémissante dans le verre et alla s’appuyer contre l’évier. Il tournait le dos à l’unique fenêtre de la cuisine, qui donnait sur la forêt. « Ils l’ont tapée dans sa voiture, au feu rouge. » Il fit une pause avant de reprendre : « J’ai su que le légiste avait compté quarante-trois impacts de balle. »

Joël eut l’impression qu’il faisait attention à économiser ses mots, comme s’il devait payer le prix fort pour chacun d’eux. « Putains d’enculés », fit-il.

Jean-Marc but une gorgée de café et prit son paquet de Marlboro, dans sa poche de chemise. « Ils ont prétendu qu’elle avait sorti un pistolet-mitrailleur, fit-il en craquant l’allumette, mais je sais que ce n’est pas possible ; elle n’avait que son revolver et elle n’a certainement pas eu le temps de s’en servir.

– Ce sont les boiteux qui l’ont tapée ? »

Jean-Marc rejeta la fumée. « Même pas. La PJ.

– Sans blague ? C’est pourtant pas le style de la maison, les assassinats.

– T’as pas compris, ils cherchent tous à marquer des points, maintenant ; c’est la guerre des polices.

– T’en fais pas, ils paieront pour ce qu’ils ont fait, tous autant qu’ils sont. » Le regard acier s’intensifia ; bien sûr, Jean-Marc savait que Joël avait ses propres comptes à régler.

« On verra ça plus tard. Pour le moment on se focalise sur Bergier. » Il s’attira l’attention de Nadia ; jusqu’alors, elle était restée occupée à mâcher son chewing-gum.

« Quand ? demanda Joël.

– Demain.

- Et Maxime ?
- Il est déjà sur place, avec Jacques et Léon.
- Ça va faire du monde. »

Jean-Marc tira une nouvelle bouffée. « Je vais vous montrer le matos. »

Joël imaginait les disques de sa colonne qui cisaillaient méthodiquement son nerf sciatique. Il tenta de se distraire en cherchant la ferme, dans le rétroviseur de sa portière, mais fut incapable de distinguer le bâtiment, de l'autre côté des arbres.

Il tourna son regard vers Nadia, qui occupait le centre de la banquette, dans la cabine dépourvue de places arrière. Il la vit qui jetait des coups d'œil réguliers alentour. Il avait découvert que la jeune femme avait la manie de chercher des repères dans le paysage, chose qui expliquait peut-être son remarquable sens de l'orientation. Il se demanda quels éléments pouvaient bien retenir son attention, dans un environnement aussi monotone.

Le monstre dansait sur ses énormes ressorts de suspension. Jean-Marc jouait du volant et du couple à bas régime pour se frayer un chemin entre les sapins immenses, enfonçant toujours plus profondément la camionnette dans la forêt.

Sans trop qu'il sût pourquoi, Joël se rappela le cauchemar qu'il avait fait la nuit précédente : il était attaqué par une sorte de grand fauve, tigre ou panthère, qui avait été débarrassé de sa fourrure, comme s'il avait été entièrement tondu ; il se souvenait surtout de l'aspect blanc laiteux de la peau nue, comme celle du crâne, à la racine des cheveux. Avant de se faire dévorer vivant, il avait eu le temps de remarquer que les crocs de l'animal s'étaient mués en balles de fusil. Il avait identifié d'instinct la munition : 7,5 mm x 54 mm MAS, la même qui avait emporté son frère, huit ans plus tôt.

L'inscription DODGE s'étalait en grosses lettres embouties sur la benne, entre les feux stop. Joël fit basculer le plateau et Jean-Marc y déposa l'imposant paquet qu'il venait de déterrer ; le monstre s'affaissa légèrement sur son train arrière.

« Tout est là. » L'homme retira la toile cirée, décorée de larges fleurs marron, orange et jaunes, qui avait servi à protéger le sac ventru de l'humidité. « Je te laisse regarder. »

Joël ouvrit la fermeture Éclair, découvrant trois pistolets-mitrailleurs allemands ainsi qu'un impressionnant fusil d'assaut G3. Il compta les chargeurs : neuf pour les pistolets, trois pour le fusil. « C'est tout ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– C'est déjà beaucoup trop pour ta bande d'anars. » Joël sourit à la pique. « C'est la dernière livraison de Claudia, alors tâchez d'en faire bon usage. »

Joël s'empara du fusil, inséra un chargeur et manœuvra la culasse. Il admira la douceur du mécanisme – *deutsche gründlichkeit*. Il visa une cible imaginaire, loin dans la forêt, et s'abstint à contrecœur de presser la détente. Il fallait économiser les munitions, et il y avait toujours le risque d'attirer l'attention, même en pleine saison de la chasse. En plus, ce n'était pas lui qui devrait se servir de l'arme.

Après l'affaire de Châteaubourg, Nadia s'était taillé une jolie réputation de flingueuse au sein de l'organisation. Quand il sut ce qui était arrivé, Joël se dit qu'il était temps d'agir et de la prier de rejoindre sa propre équipe. C'était autant une façon d'honorer la mémoire d'Olivier que d'éviter de se faire souffler la jeune femme sous le nez : il connaissait un certain nombre de gars dans l'organisation qui auraient fait n'importe quoi pour s'adjoindre les services d'une telle bombe.

Très tôt, il fit en sorte de l'associer aux opérations les plus délicates. Olivier avait eu raison de parler d'elle comme d'une élève naturellement douée, et Joël avait découvert

qu'il était très rassurant de l'avoir à ses côtés quand quelque chose était susceptible de mal tourner. En vérité, elle avait déjà sauvé son cul plus d'une fois.

Il fit passer le G3 à sa propre sœur d'armes, qui l'épaula.
« Il est lourd, observa-t-elle.

– Mais avec ça tu touches à six cents mètres, dit Jean-Marc.

– Hmm », fit-elle, et elle dévia légèrement sa ligne de visée.

La pensée vint à Joël que l'effroyable détonation avait dû faire s'envoler tous les oiseaux de la forêt. Un instant, il s'inquiéta pour Nadia : le recul du fusil avait-il pu lui casser l'épaule ? Non, c'était impossible, elle devait s'y être attendue.

La nausée l'envahit quand il se rendit compte que la poitrine de Jean-Marc avait été expulsée du reste de son corps, et que ses entrailles s'étaient répandues en une traînée vaguement visqueuse jusque sur la carrosserie du monstre.

Les informations contradictoires se bouscuaient dans sa tête ; il s'aperçut qu'il n'avait plus du tout envie de réfléchir. Une ridicule portion de son esprit avait déjà compris depuis des lustres qu'il se trouvait à son tour au bout du canon de Nadia. Il était inutile d'espérer atteindre l'un des pistolets-mitrailleurs dans le sac, pas plus que de dégainer son propre revolver.

Nadia – comment avait-elle pu...

Il eut soudain conscience qu'elle disait quelque chose, mais il ne réussit pas à entendre les mots.

Sans savoir pourquoi, il se revit le matin même, devant le miroir de la salle de bains, s'amusant de ce que son début de calvitie le fit ressembler à son frère. Il eut presque le temps de sourire.

2

Fontenay-sous-Bois

François reconnut le grondement caractéristique et tourna son regard vers l’Alpine A310 qui débouchait au croisement, un peu plus bas. Il se tenait sur le trottoir, devant l’entrée de la petite maison ouvrière, dans une rue qui grimpa résolument en direction des dernières hauteurs de la commune. Les habitations qui bordaient la voie, toutes mitoyennes, avaient été érigées selon des plans rigoureusement analogues. Il était incapable de dire ce qui le dérangeait le plus, la stricte identité des maisons ou les arrangements réalisés par leurs occupants, dans le souci évident de se distinguer du voisinage.

Il observa l’Alpine, noire comme toutes celles des boîtes, qui remontait la rue à grande vitesse. À une autre époque, la police judiciaire avait elle-même envisagé d’acquiescer quelques-uns de ces bolides – pour ne pas perdre la face, en réalité –, mais il était rapidement devenu clair que la vieille administration ne bénéficiait pas des largesses pécuniaires que l’État réservait à sa jeune rivale. Bien sûr, les choses étaient différentes aujourd’hui.

L'Alpine vint se ranger contre le trottoir, derrière la propre voiture de François ; eux n'avaient eu droit qu'aux *poires* de la régie, de bien modestes Renault 14 qui portaient l'éternelle robe pie de la PJ. Une nouvelle fois, il s'étonna de ce que la même inscription POLICE parût les portières des deux véhicules : qui pouvait croire que les deux administrations avaient encore une mission commune ?

Les boiteux, c'est-à-dire la police de sûreté et de surveillance, entretenaient avec la police judiciaire des rapports pour le moins conflictuels. Malgré cela, François ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour l'homme qui s'extirpait à grand-peine de l'Alpine, manifestement trop basse pour lui. Perrin et lui n'avaient jamais été amis au sens classique du terme, mais ils étaient de la même génération, ce qui revenait pratiquement au même, passé un certain âge. On n'assistait pas quotidiennement à l'agonie de son époque sans que cela crée des liens. Il existait un camp des vieux.

« Maurice.

– François. »

Il fut immédiatement frappé par l'aspect négligé de Perrin : l'inspecteur des boiteux n'était ni rasé ni peigné, et donnait l'impression d'avoir dormi dans son imperméable trois ou quatre nuits d'affilée. François se sentit soudain étri-qué dans son costume impeccable. « Il est dans le salon, dit-il. Je te laisse dix minutes, après on l'emmène. Je ne peux pas faire mieux. »

Perrin répondit d'un hochement de tête et gravit rapidement les quelques marches du perron.

« Maurice ? » fit François. L'inspecteur interrompit son mouvement. « Je suis désolé pour vous. » Il ajouta : « Sincèrement.

– Merci », fit Perrin avant d'entrer dans la maison.

*

Perrin reconnut l'armée du Nord, celle de Napoléon, avec ses quatre-vingts canons ; il identifia le duc de Wellington, à la tête des Alliés, Britanniques, Allemands et Néerlandais, qui seraient bientôt rejoints par un nombre considérable de Prussiens.

Tout près de lui, au bord de la table, le prince Jérôme Bonaparte lançait déjà l'infanterie à l'assaut de la ferme fortifiée de Hougomont – ne survivrait qu'un jeune tambour, qui raconterait la foutue débâcle.

Waterloo.

Perrin ne pouvait se défaire de l'impression que Lecornu vivait encore. Le commissaire à la retraite était assis dans un profond fauteuil, à quelque distance de la maquette, en robe de chambre et pantoufles – ce qui lui ressemblait bien. Au début de sa carrière, Lecornu avait été un homme d'action, Perrin se le rappelait. Il s'était alors progressivement éloigné du terrain pour se réfugier dans la solitude de son bureau, ne s'occupant plus que de ses nombreux dossiers. D'une façon que Perrin ne s'expliquait pas, ce type de métamorphose était fréquent chez les boiteux, comme si les agents se trouvaient atteints de sénescence accélérée. Il s'imagina l'étrange affection qui suintait des murs de brique rouge, dans l'ancienne cité HLM qui servait de quartier général à l'administration, boulevard Soult.

François avait décroché son téléphone pour prévenir Perrin de ce qui était arrivé et lui communiquer les premières constatations des enquêteurs. Le rapport des experts de la balistique se ferait attendre, naturellement, mais Perrin croyait déjà savoir quelle arme avait été utilisée – non qu'il eût l'intention de partager son intuition avec François ; après tout, la situation était déjà bien assez embarrassante pour les boiteux.

Il chassa des lunettes qui n'étaient plus tout à fait à sa vue et approcha son visage de la dépouille. L'orifice d'entrée de

la balle, à l'emplacement du cœur, était difficilement visible, partiellement dissimulé par un pan de la robe de chambre. Perrin fit le tour du fauteuil et s'accroupit. L'ogive avait fait éclater le dossier à hauteur de la poitrine. Il observa l'ulcération des chairs, à l'autre bout du trou béant, et l'abondance des suppurations qui l'accompagnaient.

Il s'obligea à refréner le cours de ses pensées ; il devait éviter de se laisser influencer trop tôt par l'image qu'il se faisait du meurtrier. Il regretta de ne pouvoir procéder à un examen plus approfondi de la scène de crime, mais il ne pouvait toucher à rien : hormis François, personne au quai des Orfèvres ne devait savoir qu'un inspecteur des boiteux avait été admis à pénétrer dans la maison.

Du coin de l'œil, il vit que les colonnes de soldats s'étaient mises en mouvement. L'illusion ne dura qu'une seconde mais elle suscita en lui un malaise durable. Il eut un mauvais goût dans la bouche. Peut-être que ça y était, finalement, qu'il avait vu plus de cadavres qu'il ne pouvait le supporter.

Il s'éloigna du fauteuil et vint se pencher au-dessus de la maquette, admirant pour un instant la minutie du travail de peinture, les détails des uniformes et des visages de plomb. En voilà bien qui étaient des hommes d'action ! Après tout, les petits soldats avaient peut-être été mus par le désir de changer l'issue de la bataille, saisis par l'impression qu'ils avaient eux-mêmes d'être si réels. Qui pouvait dire combien de leurs camarades morts les militaires avaient vus ? Dix mille ? Vingt mille ? Quel était le chiffre qui les avait rendus fous ? Les figurines tombées étaient déjà nombreuses sur les chemins wallons, et leur sang se répandait en gouttelettes vermillon jusque sur les fourgons et les berlines.

Il s'apprêtait à enlever ses lunettes lorsqu'il vit le traître, le capitaine de carabiniers à cheval qui avait prévenu Wellington de l'imminence de la percée française.

Paris

Sa mission terminée, Louise cessa de se faire appeler Nadia. De son alter ego, elle n'avait conservé que la crinière, de plus en plus foutraque au fil des mois.

Elle remonta la fermeture de son bomber, un authentique MA-1 des stocks de l'US Air Force, vert olive, qu'elle avait déniché dans un surplus américain qui sentait fort le matériel militaire d'occasion – un mélange de moisissure et de graisse rance. Le blouson était à la fois plus lourd et mieux construit que son homologue civil, qui faisait un carton chez les skinheads.

On était déjà en avril, mais il continuait de faire froid. Elle alluma une clope avec le Dupont en argent qui avait appartenu à Olivier. Son recruteur avait lui-même reçu le briquet de son père, en cadeau ; pour une raison qu'elle ignorait, les fils de bonne famille étaient nombreux chez les apprentis révolutionnaires.

Elle était arrivée en avance et avait profité de la demi-heure de battement pour prendre un café dans un rade d'aspect sinistre, rue de la Voûte. Elle s'y était immanquablement

attiré les regards ahuris des alcooliques du comptoir. L'une des faces cramoisies l'avait gratifiée d'un « Mademoiselle » enthousiaste ; un homme très maigre s'était redressé sur son tabouret à la manière d'un suricate, dans ce qu'elle avait interprété comme une tentative personnelle de réaffirmer sa dignité. Après quelques instants, un bigleux à moustache et veste de cuir avait fait mine de lui porter un toast – est-ce qu'il s'était arraché toutes les dents pour se les replanter lui-même ? –, « Vous êtes géniale », lui avait-il lancé de loin, sans qu'elle en sût la raison. Seul un type en santiags, pas plus grand qu'un jockey, était resté plongé dans son *Paris-Turf*.

Elle avait fumé une première clope à l'extrémité du zinc, devant la machine à cacahuètes ; ce n'était pas la meilleure place pour s'éviter les blagues racistes, elle le savait d'expérience, mais elle avait préféré garder ses distances avec le reste de la clientèle. Entre deux taffes, elle avait relu son ordre d'affectation : les Affaires internes – ça ne lui plaisait pas du tout.

Elle avait demandé à changer de service quelque temps après avoir liquidé Jean-Marc Aubert. Sa mission lui avait laissé un goût amer : à force de fréquenter si assidûment une bande d'idéologues marxistes, elle avait les idées embrouillées. Elle avait craint de devenir barge. À bientôt trente-trois ans, elle n'encaissait plus les contraintes de la double vie comme à vingt-cinq, et elle ne se sentait plus disposée à donner autant de sa personne. Ce n'était pas une aspiration illégitime ; même une fanatique comme Benedetti avait rendu son tablier après quelques rendez-vous arrangés, longtemps avant qu'elle ne devînt la compagne d'Aubert.

Louise avait écrasé sa cigarette en repensant à la jeune femme. Elle, ou plutôt Nadia, avait hérité de son exemplaire du petit livre rouge, cadeau d'Aubert avant qu'ils n'aillent déterrer les armes, dans la forêt. Elle avait été déconcertée par le geste et, à dire vrai, elle n'était pas encore parvenue

à se débarrasser du bouquin, qui se trouvait toujours dans sa boîte à gants.

La localisation d'Aubert avait signifié le départ d'une série d'assauts menés par le Groupe de choc, un peu partout sur le territoire. Le succès de l'opération avait rendu justice au temps que les agents avaient consacré à la traque du chef terroriste. En neutralisant d'un seul coup la totalité des membres de l'Union des Combattants Prolétariens, le Choc avait fait encore une fois la preuve qu'il était devenu la véritable locomotive des boiteux, le service qui permettait à la maison de conserver un semblant de légitimité aux yeux de l'État.

En dépit de son efficacité, pourtant, le Choc était devenu si pauvre en moyens et en hommes que ses inspecteurs étaient constamment sollicités ; si Louise n'y avait pas pris garde, elle se serait retrouvée usée jusqu'à la moelle avant longtemps. De toute façon, elle n'avait jamais eu l'ambition de devenir la maman du groupe : à tout prendre, elle préférait se trouver jeune dans un service de vieux cons plutôt que l'inverse – mieux valait régner en enfer que servir au paradis. De là à intégrer les Affaires internes, cependant, il y avait un pas qu'elle n'entendait pas franchir ; la vie de bureau, les dossiers, absolument rien de tout ça n'était son truc. Elle allait devoir plaider sa cause.

« Messieurs », avait-elle lâché en quittant l'établissement. Par la vitre, elle avait vu le suricate s'affaisser sur sa dignité toute neuve. Le bigleux, lui, s'était fendu d'un dernier sourire.

Régner en enfer.

Louise passa sous le pont de l'antique voie de chemin de fer. Elle n'était pas revenue à Paris depuis des années et la capitale lui avait paru changée ; plus que tout, elle avait été surprise par les graffitis à la mode new-yorkaise, qui s'étaient en nombre sur les façades aveugles.

Elle tourna pour remonter la rue du Gabon, le long du viaduc, et suivit l'avenue de Saint-Mandé jusqu'aux Maréchaux ; là s'élevait l'ancienne cité HLM qui abritait les locaux de la police de sûreté et de surveillance. L'adresse était fameuse au point que les gens parlaient du *boulevard Sout* pour désigner l'institution.

Elle franchit le porche en présentant sa carte au planton.

*

Perrin aurait aimé être ailleurs, n'importe où. Il était arrivé le dernier dans la petite salle enfumée et avait à peine salué les autres agents. Il n'appréciait guère ses collègues des Affaires internes, qui le lui rendaient bien ; autant que possible, il se débrouillait pour ne pas les fréquenter.

« Messieurs », fit Laffont en jetant un regard circulaire aux douze fonctionnaires qui s'étaient assis autour de la table, et Perrin pensa que ce n'était pas l'introduction la plus appropriée. Le directeur du service se tenait appuyé aux montants de la chaise devant lui, en position de présider la réunion. « Avant de commencer, je voudrais vous présenter à tous l'inspecteur Lassauve, qui rejoint aujourd'hui notre équipe. » Perrin vit les hommes se tourner dans un bel ensemble vers la jeune métisse à l'extravagante tignasse, assise au fond de la salle, sous une reproduction bleue du *Joueur de fifre*. « L'inspecteur nous arrive du Choc, après avoir participé activement au démantèlement de l'UCP. »

Elle ne s'était même pas donné la peine de retirer son blouson de crâne rasé, et Perrin se dit que visiblement elle aussi aurait préféré être ailleurs.

L'affaire de l'UCP datait de six mois, à peu près, et il en savait surtout ce qu'en avait dit la presse, plus quelques inévitables bruits de couloirs auxquels il était difficile d'échapper,

dans le service. Il se souvenait avoir pensé que l'opération n'avait été que modestement profitable, eu égard aux années passées à traquer les terroristes et à la mobilisation d'un si grand nombre d'agents, du Choc et de quelques autres unités, qui auraient été mieux employés sur des actions autrement discrètes. Mais aujourd'hui, il s'agissait surtout de faire du bruit.

« Je suis convaincu que vous lui réserverez le meilleur accueil », reprit Laffont, et quelque chose dans le ton de sa voix fit penser à Perrin qu'il doutait sérieusement de cette éventualité. « N'est-ce pas, Perrin ?

– Bien sûr, monsieur le Directeur.

– Bon, concéda-t-il après un moment, pour revenir à l'affaire qui nous occupe, et pour vous éviter de l'apprendre dans le journal, je dois vous informer que le commissaire Lecornu a été assassiné... lui aussi. »

Un brouhaha commença à s'élever dans la salle. C'était le second meurtre d'un fonctionnaire de la maison, après celui de Le Bars. Perrin nota que la jeune métisse demeurait silencieuse, l'air de s'emmerder.

« Il n'est donc pas impossible que nous soyons confrontés à une série de meurtres visant les agents de notre administration...

– Pas impossible, oui ! »

Le directeur contint son irritation : « ... qu'ils soient encore en activité, ou bien à la retraite. L'enquête est entre les mains de la brigade criminelle... » Cette fois, ce fut un tollé, et Laffont dut hausser le ton : « ... qui fera tout son possible pour la faire aboutir dans les meilleurs délais.

– Quelle connerie !

– Nous ne sommes pas habilités à enquêter sur des meurtres, reprit Laffont, c'est le travail de la PJ et du juge d'instruction.

– Les juges, ils rêvent que de nous voir crever !

– Ce n’est pas le moment de nous faire remarquer ! » Le directeur s’était fait tranchant. « Je n’ai pas besoin de vous rappeler à quel point notre situation est devenue précaire ; le contexte politique nous est extrêmement défavorable. » À l’autre bout de la table, la jeune métisse sortit un paquet de chewing-gum froissé de sa poche et s’en fourra une tablette dans la bouche. Elle leva les yeux vers Perrin, qui détourna le regard.

« Pour le moment nous n’avons pas d’autre choix que de faire profil bas. » Laffont ne disait que la stricte vérité ; les hommes le savaient, et ils se calmèrent un peu. « Cependant, reprit le directeur, en attendant les consignes définitives de la Direction générale, et pour ne pas rester les bras croisés, j’ai chargé l’inspecteur Perrin de mettre à profit ses bonnes relations avec la police judiciaire pour collecter les premières informations qui pourraient nous permettre de débrouiller cette affaire. » À l’évocation de ses *bonnes* relations, quelques hommes avaient ricané : on ne fricotait pas avec l’ennemi sans s’attirer les sarcasmes de ses pairs, dans la maison, et Perrin y était habitué. « Qu’avez-vous à nous apprendre, Perrin ?

– Rien d’autre que ce que je vous ai déjà communiqué, même mode opératoire dans les deux cas, avec une entrée par effraction au domicile de la victime ; tous les deux ont été tués d’une balle en plein cœur. Il y a donc de fortes chances pour qu’il s’agisse du même assassin.

– C’est tout ?

– La Crim’ recherche une berline, peut-être une Renault 18, verte, qui a été vue en bas de chez Le Bars à l’heure présumée du meurtre. » Il se rendit compte qu’il n’avait presque pas dormi depuis sa visite à l’appartement de Le Bars – déjà une faveur de François.

« Des empreintes ?

– Je n’ai pas eu accès à cette information.

– Je vois. »

Une souris minuscule se faufila sous la porte et galopa le long du mur pour se réfugier derrière une plinthe déclouée. Un instant, il craignit d'avoir été le seul témoin de la scène ; il vit alors la jeune métisse pencher la tête en direction de l'endroit où le rongeur avait disparu, et s'en trouva soulagé.

Laffont dut élever la voix : « Je vous ai posé une question, Perrin !

– Eh bien, Le Bars et Lecornu ont collaboré sur plusieurs dossiers dans le passé ; on ne peut pas ignorer cette piste.

– Qu'est-ce qu'il faut faire, à votre avis ?

– Je crois qu'il faut commencer par dresser une liste de leurs enquêtes communes, en particulier celles qui ont conduit à une exécution ; il faudra s'intéresser aux complices connus, aux familles, aux conjoints et aux amis proches.

– Vous excluez totalement la piste du groupe d'activistes ? »

Il haussa les épaules. « Comme ça, je pencherais plutôt pour un homme seul. Il n'y a pas eu de revendication, pas de traces. » Il ajouta : « Aucune étoile rouge peinte à la bombe. » Quelques rires étouffés s'élevèrent autour de la table, et il s'abstint de regarder la nouvelle venue.

« Très bien, fit le directeur. Vous nous ferez part de vos avancées. Ce sera tout, messieurs. »

Il se leva et enfila sa gabardine ; il était passé chez lui en coup de vent pour se changer et faire un brin de toilette, il avait maintenant l'intention d'y retourner faire une sieste.

« Perrin ? »

Il se tourna vers Laffont : « Oui ?

– L'inspecteur Lassauve vous assistera désormais dans votre enquête. Vous en profiterez pour lui expliquer le fonctionnement du service. »

Il s'obligea à sauver les apparences, sachant que la bataille était déjà perdue : « Si je peux me permettre, monsieur le Directeur, je n'ai pas besoin d'aide.

– Ça, c’est ce que vous croyez. Allez attendre l’inspecteur dehors, j’ai encore quelques détails à régler avec elle. »

*

Louise se rassit à contrecœur, face au joueur de flûte cette fois, et détailla rapidement l’habit du garçon de troupe : calot et veste noire à boutons, un pantalon qui devait avoir été rouge, du temps où les boiteux étaient encore les chouchous de la République. Elle croyait se souvenir que c’était une jeune fille qui avait endossé l’uniforme pour le peintre – la reproduction du Manet avait eu la manie de figurer dans les salles de classe qu’elle avait fréquentées, au collège et au lycée.

« Combien de temps êtes-vous restée infiltrée au sein de l’UCP ? » Laffont s’était rendu à la fenêtre. La peinture s’écaillait sur les croisillons, découvrant de larges portions de bois nu.

« Trois ans.

– Je vois », fit-il, et elle se demanda ce qu’il pouvait bien voir ; surtout, elle sut à ce moment précis qu’il ne l’aimait pas du tout.

Elle se hasarda : « Je n’ai pas très bien compris pourquoi j’ai été affectée aux Affaires internes ; j’avais demandé à quitter la métropole, j’avais espéré intégrer le bureau africain. » Le directeur respirait aussi fort qu’un cheval fourbu. « C’est pas trop mon truc, reprit-elle, ce genre de boulot, les bureaux, les dossiers... » Elle allait ajouter « la jupe et le raglan », mais s’abstint.

« Si on vous a envoyée ici, c’est à ma requête, fit Laffont en se retournant. Officiellement, c’est vous qui avez réclamé ce poste, et vous l’avez obtenu en récompense de votre bon travail dans votre précédente affaire. Vous aurez donc à cœur d’assister l’inspecteur Perrin et de profiter de son expérience pour vous familiariser avec le bureau des Affaires internes. »